

TOKEN DU MÉTRO DE NEW-YORK

C. 1990

PAR CHRISTOPHE MARTET

Ce jeton est au croisement de mon histoire personnelle, de mon engagement et de l'histoire des luttes. Je pense avoir été infecté par le VIH durant l'hiver 1983-1984. L'histoire commence là. À cette époque il n'y a pas de test, donc pendant deux ans je ne réalise pas encore l'importance de cette épidémie. Le test devient accessible mi-1985, j'apprends alors ma séropositivité. Quand mon résultat est arrivé, en septembre 1985, on ne parlait ni de VIH ni de sida, mais de virus T-lymphotropique humain, le HTLV. Les experts expliquaient que la présence d'anticorps ne signifiait pas nécessairement que l'on était « porteur » du virus. On ne savait pas encore que le VIH n'est pas naturellement éliminé du corps. En quelques années, je vois des proches, tous gays, mourir autour de moi. Je commence à me demander si on nous a bien tout dit sur ce syndrome. En 1988, je perds Olivier, l'un de mes meilleurs amis ; Laurent, mon coloc, meurt en 1990. Je pense que je suis le prochain sur la liste. Je décide de réaliser mon rêve avant de mourir : vivre à New York, qui est ma ville préférée. New York, c'est Broadway, les comédies musicales, les musées, la culture américaine. Ce sont aussi des amis que j'aime beaucoup et une culture gay florissante. Et c'est à New York que commence mon parcours militant dans la lutte contre le sida.

Je porte toujours ce token avec moi puisqu'il est sur mon trousseau de clés. Ce jeton était nécessaire à l'époque pour entrer dans le métro. Sur une face, il y a écrit *New York City Transit Authority* et sur l'autre *Good For One Fare*. Cet objet est symbolique car New York est la ville qui m'a fait connaître Act Up, l'association qui a été pour moi le meilleur antirétroviral avant que n'existent les traitements puissants. Le jour où je rentre à Act Up – New York, en octobre 1990, un ami cinéaste qui connaissait Jacques Demy m'annonce qu'il est mort du sida, une information qui restera cachée pendant près de deux décennies. Demy, dont je savais qu'il était gay bien qu'il n'ait jamais fait son coming out, était l'un de mes cinéastes préférés.

C'est aussi durant les réunions d'Act Up – New York que je fais clairement le lien entre l'homophobie, le racisme, le classisme, le sexisme, et le développement de l'épidémie de sida. Même si la plupart de mes amis savaient que j'étais séropo, nous vivions au milieu de non-dits et de silences : ma famille ne l'a pas su avant 1992. Avec Act Up – New York, le VIH devenait une affaire collective.

Le sida ne mobilise pas uniquement des hommes gays mais aussi des femmes lesbiennes, des personnes latinx, des Noir·e·s, des personnes âgées et des jeunes... Il faut s'imaginer six cents personnes se réunissant toutes les semaines, avec un rythme incroyable et deux animateurs pour tenir des ordres du jour toujours denses, dans une ambiance chargée d'émotion mais aussi d'énergie et de résistance. J'y reste six mois avant de revenir à Paris et d'aller à ma première réunion d'Act Up – Paris. Le parcours associatif m'a appris énormément de choses, mais je n'ai cependant pas la nostalgie de cette période où tant de proches sont morts.

Token du métro New-Yorkais appartenant à Christophe Martet. c. 1990 © Photographie Florian Kleinfenn
VII/SIPA, L'ÉPIDÉMIE N'EST PAS FINIE ! Mucem, 15 décembre 2021 — 2 mai 2022

